
P. Polyeucte Guissard

Histoire des Alumnats

Le sacerdoce des pauvres

Extraits : l'Alumnat de Bure

d'Alz^{Collège}*on*

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Extraits de *Histoire des Alumnats*, par le P. Polyeucte Guissard, Bonne Presse, Paris, 1954
Nihil obstat : Parisiis die 25^e septembris 1954. Y. Jointer, A.A.
Imprimi potest : Romae die 1^e octobris 1954. Wilfrid Dufault, Sup. Gen. A.A.
Imprimatur : Parisiis die 29^e octobris 1954. Michel Potevin, V.G.



Collège d'Alzon
rue de Han 1 – 6927 Bure (Tellin)
Tél. : 084/36.02.80 – Fax : 084/36.62.49
administration@dalzon.be
www.dalzon.be

Première partie : 1871-1918

Sur les traces de saint Hubert : Bure

Au printemps 1900, les étudiants de la maison de Toulouse chassés par la persécution, avaient trouvé un abri provisoire au village de Bure, situé à la frontière des provinces de Namur et de Luxembourg, au diocèse de Namur, en Belgique. Cette colonie devait fonder le 15 octobre 1900, le scolasticat de Louvain, détruit de fond en comble le 16 mai 1940, par les bombes allemandes.

Les habitants du village étaient fiers de leur château et, en effet, il avait grande allure.

Cette maison massive, était-ce une abbaye ou un château ? Ni l'une ni l'autre, mais plutôt la villa, contiguë à la ferme des moines de Saint-Hubert, où l'Abbé venait passer une partie de l'été. Du dehors, elle se présentait comme un vaste quadrilatère surmonté aux quatre coins de quatre tours carrées, terminées en coupes. La cour intérieure était séparée en deux par un mur. La moitié des bâtisses appartenait et appartient toujours à la ferme.

Reconstruite en 1728 avec une rare solidité, elle avait un aspect monastique. Un large fossé rempli d'eau et de joncs l'entourait de toutes parts. Un pont de pierre, remplaçant l'antique pont-levis donnait accès, au milieu de la façade principale, à ce qu'on nommait d'abord le vestibule de chasse, à cause des scènes cynégétiques qui en décoraient l'intérieur. Ce vestibule, par une porte de chêne, introduisait dans un grand hall de la hauteur de deux étages. De chaque côté montait un magnifique escalier en fer forgé. Cette pièce était assez large pour y tenir de temps à autre des réunions paroissiales ou des meetings électoraux. C'est du haut de cette rampe que le supérieur bénissait la communauté ; c'est de là aussi que les étudiants s'exerçaient à la prédication. C'est là qu'au mauvais temps, on prenait les récréations et que retentissait l'écho des rires et des jeux.

Au premier étage comme au second, courait un large corridor de plus de 50 mètres, donnant de chaque côté sur huit ou neuf grandes salles servant jadis de cellules aux moines qui venaient ici en villégiature. Au-dessus, deux immenses greniers servaient de dortoirs, de lavabos, de lingerie, de vestiaire.

Le réfectoire en sous-sol, assez sombre, était une ancienne bergerie. Sur le même plan se trouvait la salle de vaisselle puis la cuisine confiée, comme la lingerie, à des Sœurs bretonnes de Kermaria, exilées elles aussi, et qui avaient au village leur modeste logement.

Il y avait dans toutes les salles de hautes fenêtres géminées et l'on retrouvait un peu partout sur les armoiries des balcons, des cheminées ou des lambris, l'histoire de l'abbaye de Saint-Hubert : une tête de cerf portant la croix entre les bois, surmontée de la mitre avec la croix et l'épée, pour signifier que les moines avaient sur le pays une juridiction temporelle et spirituelle.

On avait installé la chapelle, dans une salle voûtée, à angle droit de la bâtisse principale, où on descendait par deux marches. Cette chapelle, assez longue, mais trop étroite, et plutôt mal commode, dura jusqu'à la construction du nouvel alumnat, c'est-à-dire une trentaine d'années.

La propriété, entourée d'un mur élevé, enfermaït des pelouses, des bosquets, des prairies, un grand jardin potager. Au bout de très peu de temps, on ménagea une cour de récréation assez vaste, mais qui ne fut jamais parfaitement égalisée et que les pluies fréquentes transformaient en bournier. Plusieurs statues et un Calvaire furent élevés dans les gloriettes, et en 1904, une grotte de Lourdes se dressa à l'angle le plus éloigné de la prairie. C'est dans la pierre de fondation que fut scellée une bouteille contenant la liste de tous les religieux et alumnistes présents. Telle quelle, la maison, en dépit de ses allures majestueuses, gardaït l'austérité de tous les alumnats commençants. La pauvreté étaït totale et le confort inexistant. On avait du moins un toit solide, des murs inexpugnables, de l'espace à revendre et l'air vif des plateaux d'Ardenne.

Les étudiants en route pour Louvain croisèrent, en gare de Jemelle, les premiers alumnistes. Ainsi, la fondation de Bure remonte au 16 octobre 1900. Les 15 petits fondateurs venaient de Taintegnies sous la conduite des PP. Émile et Robert. Le personnel devaït se compléter par l'arrivée du P. Damascène, qui seraït à la fois professeur et économiste. C'étaït peu et c'étaït assez, car on n'avait pour commencer qu'une section de grammaire et une section préparatoire. Le nouveau supérieur étaït le P. Pierre Descamps, fondateur des Châteaux, de Roussas et de Taintegnies, à qui incombait la charge d'acclimater en Belgique l'esprit des origines. Inutile de dire qu'auprès de la paisible population agricole et profondément chrétienne, l'accueil fut des plus sympathiques. L'amitié réciproque, après un demi-siècle, ne s'est pas refroidie. Dès le premier jour, Bure avait adopté l'alumnat. Entre les deux s'établirent immédiatement des relations, non seulement de bon voisinage, mais de services mutuels et de véritable famille, surtout aux heures de danger.

Cette bienveillance fut favorisée par la présence sur le siège épiscopal de Namur de Mgr Heylen, ancien religieux Prémontré de l'abbaye de Tongerlo, qui se montra toujours d'une grande bonté et d'une grande largeur vis-à-vis des religieux exilés. D'ailleurs, il devaït contracter avec l'Assomption des liens très étroits quand il fut élu président des Congrès eucharistiques internationaux. Déjà en juillet 1900, il avait visité les Pères de Bure et les avait comblés de prévenances. De plus, le curé de la paroisse, le vénérable M. Dupuis, lecteur enthousiaste de la Croix, ultramontain, légitimiste ardent, fut aussitôt un grand ami. Pas une fête où il ne fût invité à la table de l'alumnat. On étaït sûr qu'au dessert il se lèveraït pour porter avec sa voix claironnante un toast vibrant au Pape et à l'Assomption. Tous les jours il arrivaït, à la récréation de midi, pour faire sa partie de boules avec les Pères. Il réjouissaït les enfants par ses exclamations et son langage pittoresque. À cette époque, 1902-1903, le P. Emmanuel passaït à Bure une partie de l'année pour y rédiger dans la solitude les Notes et Documents pour servir à l'histoire du P. d'Alzon. Il étaït accompagné du FR. Joseph Biendiné, qui s'amusaït à jouer du cor, dans le jardin à la nuit

tombante, et quand le P. Emmanuel lui demandait qui était ce chasseur attardé, le FR. Joseph répondait innocemment qu'il n'avait rien entendu. Quand, en 1903, le P. Emmanuel fut élu Supérieur général, lors de sa première visite à Bure, le bon curé qui tutoyait tout le monde, lui dit en lui mettant la main sur l'épaule : « Eh bien ! t'as pas grandi. » Le P. Emmanuel, qui ne perdait jamais un pouce de sa taille, fit semblant, lui aussi, de n'avoir rien entendu... Telle était l'atmosphère cordiale ou allait vivre l'alumnat.

Le dévouement de la paroisse envers les Pères et les enfants s'incarnait dans le brave Nicolas Laffineur, chrétien de vieille roche, pratiquant intrépide, Tertiaire de Saint-François, fervent comme on l'était au moyen âge. Il fut tout de suite familier de la maison, toujours prêt à rendre service, avec ce sourire inoubliable qui éclairait sa barbe rousse. Il connaissait toutes les générations, confondait tous les noms, reconnaissait les figures, populaire plus que personne, et il restera une figure typique dans la mémoire reconnaissante de tous les anciens qu'il choyait comme ses propres enfants.

Le village est entouré de collines verdoyantes mirées dans les eaux de la Lomme. Sur la plus proche, se dresse un sanctuaire entouré d'un boqueteau, où s'abrîte une Vierge miraculeuse : but fréquent de promenades et de pèlerinages. On y allait souvent dire la messe et communier ; aux solennités, on suivait la foule implorant la protection de la Madone tutélaire à qui l'on chantait le cantique narrant sa légende, œuvre du P. Édouard Bachelier. De là-haut, on découvrait tous les villages d'alentour dans un paysage merveilleux. Mais l'excursion de choix était à l'église de Saint-Hubert, élevée en 1926, au rang de basilique, où l'on vénère les reliques du grand apôtre de l'Ardenne, le prince-évêque de Liège, mort en 726. Du monde entier l'on vient y chercher la guérison de la rage. Pasteur disait que s'il était mordu, il irait à Saint-Hubert avant de recourir au sérum. Quelles courses enchantées à travers la grande forêt pleine de mystères et de légendes ! À côté de ce haut lieu, que de buts magnifiques offerts à nos ardeurs ! Les grottes de Han, toutes proches, une des merveilles du monde ; les bords de la Lesse, Dinant, Rochefort, où nous recevions largement les Trappistes ; Nassogne, Resteigne, le Bestin, où des amis nous réservaient toujours une table généreuse ! Enfin, les mille détours des sentiers, des champs, des coteaux ; qui a vécu à Bure ne peut en détacher sa pensée et son cœur.

L'ameublement sommaire de la maison fut grandement facilité du fait que les étudiants avaient laissé sur place à peu près tout leur mobilier. Il était fruste et suffisant. À la chapelle, les rangs des plus petits pouvaient s'agenouiller sur un banc, mais ils n'avaient pas d'accoudoirs. Et ils étaient ainsi protégés contre la somnolence.

On s'éclairait au pétrole et plus d'un y prit sa myopie précoce. Ni les dortoirs ni le réfectoire n'étaient chauffés. Durant les durs hivers, il fallait le matin, avant de se laver, casser la glace dans les cuvettes, et l'on ne traînait pas pour s'habiller.

La cuisine était abondante, mais d'une simplicité spartiate. Le goûter consistait en un morceau de pain arrosé d'eau fraîche. Et pourtant, sauf quelques accidents, les santés étaient florissantes. D'ailleurs, à partir de la deuxième génération, la majorité des enfants

venaient des familles patriarcales de la région, où la vie était rude alors et ne connaissait point les raffinements d'aujourd'hui.

Aux premiers alumni fournis par Taintegnies, se joignirent presque aussitôt quelques recrues d'Arras. Nous trouvons parmi les fondateurs de 1900, les PP. Rodrigue Moors, provincial de Belgique ; les PP. Isaïe Favier, Gilbert Delesalle. La seconde année est celle des PP. Aubain Colette, Nestor Craisse, Sulpice Galloy. Viennent en troisième lieu les PP. Servin, Polyeucte Guissard. Dans le clergé séculier, l'abbé Jean-Baptiste Collard, Adolphe Dury, mort au champ d'honneur ; puis le chanoine Misson, l'abbé Davin, l'abbé Culot, l'abbé Tavier, mort en captivité ; l'abbé Rousselle, l'abbé Rézer.

Au début, par la force des choses, la majorité était française. Il y avait quelques Flamands. Au bout de deux ans, à peu près tout le monde, sauf de rares Français, venait des provinces wallonnes : Luxembourg, Namur, Hainaut. Il en fut ainsi durant tout le supériorat du P. Pierre, qui accueillit pourtant un Grec et un ou deux Anglais. Plus tard, jusqu'à la Grande Guerre, la Bretagne envoya un fort contingent annuel. Il y eut aussi quelques élèves du Grand-Duché de Luxembourg, deux ou trois Allemands, des Polonais et un Hongrois recrutés par nos Pères de Russie.

Dans l'ensemble pourtant, Bure fut un alumnat wallon, jusqu'à ce qu'il le devînt exclusivement à sa seconde fondation.

L'histoire au jour le jour de l'alumnat qui s'appelaît : « Alumnat de l'Assomption », est celle que nous avons décrite dans toutes les maisons similaires. Études, piété, travaux manuels, fêtes, le tout conduit avec une fermeté paternelle par le P. Pierre, soucieux d'établir dans leur intégrité les coutumes primitives. Nous avons dit qu'il y apporta quelquefois une rigidité qui aurait gagné à s'assouplir, et à s'adapter davantage au caractère d'un pays si différent de sa Savoie ou du midi de la France. Reconnaissons loyalement que, grâce à lui, l'esprit des alumnats s'est perpétué à Bure avec une fidélité à laquelle tous les visiteurs rendent un fervent hommage. C'est lui qui a implanté dans notre région ardennaise les mœurs assumptionnistes. C'est de 1900 que date, en somme, le commencement de la province belge, qui trouve à Bure son berceau.

En 1908, le P. Burgard fut désigné pour prendre sa succession, et il se mit à l'œuvre avec un dévouement et une ardeur qui devaient sous peu le conduire au tombeau.

Il avait depuis longtemps une santé délicate et une toux sèche qu'il ne soigna jamais sérieusement. Par ailleurs, très nerveux, il ne savait pas discipliner une activité qui devenait agitation. Jeune encore, très idéaliste, il se faisait comme tous les débutants, certaines illusions sur les enfants et prétendait appliquer à l'éducation des méthodes confiantes qui lui valurent quelques désenchantements, dont sa grande sensibilité s'affecta plus que de raison. Dès la fin de 1910, il fut évident qu'il était sérieusement atteint. Il ne voulut point en convenir, n'accepta personne en tiers dans les visites du médecin et se traîna ainsi quelques mois. On l'obligea enfin à prendre du repos sur la Côte d'Azur. Il escomptait un

prompt retour. Ce fut un adieu définitif. Il mourut de la poitrine à l'automne de 1913, sans avoir donné sa mesure.

On le remplaça en 1912 par le P. Marie Joseph Novier, vétéran des Missions d'Orient. C'était avec son prédécesseur un contraste frappant. Calme, sage, pondéré, il faisait tout avec une intelligence raisonnée, une prudence méticuleuse. On pouvait être sûr avec lui de ne point risquer une aventure. Il fut l'homme providentiel envoyé à Bure pour traverser, avec le minimum d'accidents, la guerre de 1914.

Le 11 août, les communications sont coupées et toutes les correspondances supprimées. Huit enfants que les parents viennent chercher rentrent dans leurs familles. Il en reste 31. On continue les classes : alors, l'année ne se terminait qu'à l'Assomption. Cependant, les esprits sont distraits et l'on est forcé d'avancer les vacances de quelques jours.

Le 11 août, premières patrouilles. Le 20, tout le pays est envahi et l'on entend le bruit de la bataille de Charleroi. Après quoi, le calme renaît et l'on demeure sans nouvelles.

On passe son temps au mieux, en courtes promenades aux alentours et travaux manuels. Il ne saurait être question d'envoyer à Taintegnies les grammairiens finissants. On organise donc à Bure une première section d'humanités. On ne fait point de recrutement et les études recommencent le 22 septembre, avec deux sections de grammaire et la première d'humanités.

Quelque temps après, l'un de ceux qui étaient rentrés chez eux revient, ce qui porte le nombre des enfants à 32 : avec 8 religieux et 5 Sœurs, cela donne 45 bouches à nourrir.

Tout le monde pensait que la guerre serait terminée à Noël au plus tard, et l'on prenait son mal en patience. Mais il fallut bientôt s'organiser pour une épreuve dont on ne voyait pas la fin.

Pour les humanistes, les livres manquaient, sauf ceux d'algèbre et de géométrie. Les professeurs se résignent à dicter leur cours. Cette année se solda par un échec total.

Au mois de mars, 2 Alsaciens regagnèrent leur pays. Sur les 5 qui restaient, 2 seulement étaient capables de suivre le programme. C'est ainsi qu'en 1915, l'année scolaire comprit une seule année d'humanités de 17 élèves, et la première section de grammaire composée de 11 élèves. Deux retardataires formaient une section à part.

En 1916, on reçoit enfin des livres des maisons de Gempe et de Taintegnies. Un élève de grammaire se retire pour incapacité et devient Frère convers. Ainsi, l'année 1916-1917 compte 27 humanistes : 17 en rhétorique et 10 en seconde.

Après une petite retraite, la veille de la Pentecôte, les rhétoriciens annoncent leur décision : 3 iront au noviciat à Louvain, 3 chez les Rédemptoristes français à Tournai, un chez les Passionistes belges, un au Séminaire de Bastogne. Les 9 autres se destinent à divers Séminaires ou Congrégations de France, mais, en attendant de pouvoir franchir la fron-

tière, ils vont à Sart-les-Moines commencer leur philosophie. À peine y sont-ils, d'ailleurs, qu'ils demandent tous, sauf un, à rejoindre le noviciat de Louvain, ce qui leur est accordé.

L'année 1917-1918, Bure n'a plus qu'une section de rhétoriciens, au nombre de 10. À la fin des classes, l'un déclare vouloir entrer au Séminaire et 9 à l'Assomption. L'un de ces derniers cependant change d'idée, entre au noviciat des Jésuites et meurt un mois et demi plus tard, emporté par la grippe espagnole. Bure désormais restera vide d'alumniistes.

Dire les difficultés rencontrées durant ces années, les privations, les angoisses, les réquisitions, les tracasseries de l'occupant, serait refaire une histoire identique pour chaque maison. Le 8 décembre 1916, religieux et enfants se virent sur le point d'être déportés en Allemagne comme chômeurs. Ce ne fut qu'une chaude alerte et ils attribuèrent leur salut à Notre-Dame de Bure.

Le 29 janvier 1918, la maison faillit être la proie des flammes. Un incendie attisé par un vent violent se déclara à la ferme, la détruisit entièrement et se propagea rapidement jusqu'aux greniers de la maison remplis de paille et de fagots de bois.

Les habitants du village, aidés de quatre soldats allemands accourus de Tellin, réussirent à couper le toit et à protéger l'alumnat. On avait à la hâte déménagé sur la pelouse à peu près tout le mobilier, et il fallut quinze jours pour tout remettre en place. Dans la confusion, on aurait pu redouter le pillage. On y perdit seulement 10 kilos de lard et 25 kilos de riz, ce qui, à cette époque, était une fortune contre la disette croissante. C'est dans cet incendie que disparurent deux tours de l'ancienne bâtisse, car la reconstruction de la ferme ne tendit qu'à la commodité, sans s'occuper de tradition ni d'architecture. Au début du sinistre, une Sœur avait saisi une statue de la Sainte Vierge et, la tournant vers le feu, lui avait dit : « Sainte Vierge, je vous confie la maison », et la Sainte Vierge l'avait gardée.

En septembre 1918, il ne restait à Bure que les PP. Marie Joseph et Marcien, le FR. Clément et un alumniiste postulant convers. À la fin du mois, deux ou trois cents soldats allemands qui reculent de Charleville, viennent loger à la maison. Celle-ci, désormais, située dans la zone d'étapes, sert de relais à des troupes sans cesse renouvelées qui refluent lentement. Le 11 novembre, la discipline disparaît, la révolution dissout l'armée et l'on voit les soldats abandonner leurs armes, dégrader leurs chefs et s'en aller les mains en poches après avoir fait sauter leurs munitions. C'est bien la fin et la délivrance. Il faudra plusieurs jours pour débarrasser l'alumnat du fumier qu'ils y ont laissé.

Après l'armistice, l'alumnat ne fut pas reconstitué. On donna les raisons suivantes de cet abandon qu'alors on estimait définitif.

La maison n'était que louée, et comme elle était à vendre, on pouvait craindre d'être obligé de la quitter d'un moment à l'autre. On ne tenait pas à l'acheter, car elle avait besoin de sérieuses réparations que le propriétaire ne voulait pas faire. Le rez-de-chaussée était humide. L'eau de table était suspecte, principalement à cause de la proximité immédiate de la ferme qui, d'ailleurs, convenait mal à côté d'un alumnat. Le village était assez loin des

grands centres. Les ressources locales étaient insignifiantes, et l'on avait toujours des dettes. Ces objections, aujourd'hui, feront sourire les habitants du nouvel alumnat. Mais elles furent alors décisives et l'alumnat connut un sommeil de huit ans. On avait, à deux reprises, depuis la fondation, suspecté la salubrité de l'eau potable.

Au début de janvier 1905, 3 alumniètes furent atteints de fièvre typhoïde. L'alumnat fut licencié pendant trois semaines et les malades soignés sur place se remirent rapidement. L'épidémie ne se propagea point. Il y eut quelques cas au village, et le seul mort fut justement Jean Laffineur, âgé de vingt ans, le fils du brave Nicolas qui en porta longtemps le deuil. L'analyse de l'eau ne fut pas concluante. On ne détermina pas avec certitude la cause de la maladie, et le fait que le défunt n'eût point de contact avec les alumniètes laissait planer un doute.

Le 9 avril 1906, le P. Sulpice Bardin-Couturier expirait après une longue maladie de poitrine apportée de Rome et de Miribel.

Le 23 juin 1909, un alumniète très robuste, Joseph Lanuzel, du Finistère, était emporté en quelques jours par une typhoïde compliquée de pneumonie. Enfin, en mars 1919, le P. Marcien Claisse mourut de la grippe espagnole contractée au chevet des malades de Bure où sévissait l'épidémie. Tel est le bilan de mortalité pour l'alumnat de 1900 à 1919. Il n'avait, on en conviendra, absolument rien de remarquable.

Durant cette première phase, à côté des trois supérieurs successifs, nous trouverons les bons ouvriers dont il nous faut garder les noms. Ce sont, avec le P. Pierre, les PP. Damascène Dhers, Robert Fonteyne, Valéry Michel, Pierre-Célestin Régnier, Gausbert Broha, Sulpice Bardin, Marcien Claisse, Régis Serine, Richard Delbosc, Philippe Paisant, Patrice Pradel, Prosper Van Malleghem, Vital Chaffard, Blaise Chéruiy, Alexis Chauvin, Luc Neveu, Marie-Alfred Goettelmann. Avec le P. Burgard, les PP. Marie-Gabriel Soulice, Rodolphe Martel, Marius Dumoulin, Gérald Saule, Michel Pruvošt, Walbert Renaud, Albert Catoire, Chérubin Artigue, Aristide Hovaere, Séverin Sevrin, Toussaint Chazalon, Kyril Balabanoff, Libert Spinnaël.

Avec le P. Marie-Joseph : les PP. Libert, Henri Piérard, Nestor Craisse, Yvon Le Floc'h, Justinien Henquinet, Aimé Badaroux, Pépin, Cassien Dubošt et quelques autres qui ne sont point restés fidèles à l'Assomption. Ajoutons-y, jusqu'en 1908, le Fr. Amable du Buysson, qu'une infirmité empêcha de gravir les derniers degrés de l'autel et qui se consacra avec beaucoup de zèle au soin de la bibliothèque et des malades qu'il entourait d'une sollicitude maternelle.

À part le P. Marcien qui s'identifia durant seize ans avec l'alumnat d'avant-guerre, les autres professeurs y passèrent trois ans au plus, et sans doute, cette mobilité du personnel, explicable par les circonstances de temps et de personne, fut l'inconvénient le plus grave de cette dernière période.

Deuxième partie : Alumnats de Belgique

Le réveil de Bure

Bure, abandonné en 1920, demeura vide pendant cinq ans. De temps à autre, des groupements de jeunesse y trouvèrent un campement provisoire ; mais aucun hôte ne s'y installa de manière durable. Il était évident que le vieux moutier attendait le retour de ses anciens habitants.

Le comte Carton de Wiart, qui avait acheté la propriété, désirait la revendre. Il avait constaté, sans doute, que les réparations seraient trop onéreuses. Il enleva du château un certain nombre de pièces qui avaient une valeur historique : blasons ou plaques de cheminées et attendit un acquéreur. La maison, dans l'état actuel, ne pourrait être estimée à un prix très élevé et seule une œuvre comme la nôtre pourrait être tentée par elle.

Or, en 1923, la Belgique et la Hollande ayant été érigées en province, elles devaient, comme les autres, pourvoir sur leur territoire à leur propre recrutement. Il n'existait plus en Belgique qu'un alumnat de grammaire, Zepperen, et un alumnat d'humanités, Sart-les-Moines. Les Wallons devaient donc pour leurs études se transporter en pays flamand, ce qui pouvait être un obstacle.

Aussi, les religieux wallons firent-ils pression sur le P. Remi Kokel, provincial de Belgique-Hollande, pour qu'on reprît un alumnat en Wallonie. On fit dans ce but plusieurs recherches et finalement on revint à Bure, où nous attendaient les regrets et la sympathie unanimes de la population. Le vieux Nicolas Laffineur, que tous les anciens ont connu, qui faisait un peu dans le village fonction de vicaire in partibus, accomplissait chaque jour un pèlerinage à Notre-Dame de Bure pour le retour des alumniâtes.

Son vœu fut exaucé. Bure fut racheté en 1925 et l'on décida d'y rouvrir l'alumnat à la rentrée d'automne.

Le P. Nestor Craisse, ancien alumniâte des débuts et professeur de Bure, fut choisi pour devenir son deuxième fondateur. Au début des vacances de 1925, il arriva donc dans la vieille bâtisse désolée, avec les PP. Gonzalve Wélès, économe, et Liguori Ruytens, futur professeur, ainsi que 3 Frères convers. C'était la pauvreté et presque la misère. Mais on se mit courageusement à l'ouvrage. La population vint en aide de toute manière, les autres maisons envoyèrent livres et ameublement, de généreux bienfaiteurs surgirent et, le 1er octobre 1925, l'alumnat entra dans sa seconde vie.

La première année imposa aux pionniers de nombreuses privations, surtout durant l'hiver où le problème du chauffage se posa de façon aiguë, dans un pays où le froid est assez rigoureux. Les religieux réduits au strict minimum durent se multiplier : tour à tour surveillants, professeurs, menuisiers ou manœuvres. Ils furent secondés par le dévouement admirable de M. l'abbé A. Culot, curé de Mirwart, qui vint par tous les temps, à pied, de sa paroisse voisine, assurer une classe, uniquement pour l'amour de Dieu. Les enfants étaient

une trentaine. 10 venaient de Zepperen pour implanter les traditions ; les autres furent recrutés sur place. Le nouvel alumnat fut placé sous le patronage de Marie-Médiatrice.

Pour assurer les ressources, on se tourna spécialement vers la petite sainte Thérèse et l'on organisa un tour continu de neuvaines à la Sainte de Lisieux.

La deuxième année débuta avec 50 enfants.

Durant les vacances, on avait élevé, en face de la maison, un modeste local de 20 mètres sur 8 mètres, en blocs de ciment, pour servir de salle de conférences et de récréations. Elles eurent bien vite un grand succès auprès des habitants et tout en faisant du bien aux auditeurs elles furent d'un bon rapport. Les alumniètes de leur côté en firent leur salle de fêtes. Que de réunions d'anciens, que de séances de cinéma, que de fêtes de charité se sont déroulées dans ces modestes murs ! Un incendie les a détruits en 1948. Sans doute sera-ce l'occasion d'élever à la place une construction plus moderne et plus spacieuse.

L'hiver de 1927 apporta la première épreuve. Comme on n'avait pas de charbon, il fallait chercher, les jours de congé, du bois de chauffage dans la forêt prochaine. Une grippe très maligne sévit dans la communauté et l'on fut contraint de licencier les alumniètes durant une quinzaine.

Aux vacances de Pâques, les alumniètes de Sart vinrent passer quelques jours avec leurs benjamins. Ces rencontres fraternelles, qui durèrent jusqu'à ce qu'on établît les vacances de Pâques en famille, étaient pour tous aussi joyeuses que salutaires. Cette année aussi l'alumnat prit part, de plein droit, aux solennités grandioses qui marquèrent le XIIe centenaire de la mort de saint Hubert. Les fêtes furent présidées par un cardinal légat, et l'église de Saint-Hubert fut élevée au rang de basilique mineure.

L'année 1927-1928 donna à Bure 60 enfants répartis en trois sections. La maison fut rajeunie et considérablement modernisée. Les études et les classes furent repeintes au sicco. On établît des bains et des salles de douches, une nouvelle cuisinière remplaça l'ancienne démodée ; les énormes piliers du réfectoire disparurent et firent place à des colonnes de fonte, ce qui donnait un peu plus d'espace et de lumière.

C'est également cette année que fut reprise l'heureuse tradition de la réunion des anciens. Ceux-ci, très nombreux en Wallonie, surtout dans le diocèse de Namur, restent très attachés à leur maison. Ils y passent volontiers, toujours accueillis comme des Frères. À l'assemblée annuelle, ils sont fidèles et toujours plus nombreux : chanoines, doyens, curés, professeurs, pieux laïques, voire même un évêque, — Mgr Piérard, — ils redeviennent pour un jour aussi jeunes que les alumniètes et ce sont eux qui se font nos plus efficaces recruteurs. Toutes les générations y sont représentées depuis la première avec M. l'abbé Collard et le P. Rodrigue Moors, actuel provincial de Belgique, la seconde avec M. le chanoine Mission, décédé en 1945. MM. les abbés Culot, Davin, etc., la troisième avec MM. les abbés Rézer, doyen de Nassogne, longtemps dynamique président de l'Association ; l'abbé Tavier, mort en captivité, etc., jusqu'aux années les plus récentes. Rien ne vaut ces journées de

liesse et de solennité fraternelle pour assurer du passé au présent la continuité de l'esprit et des traditions.

Le progrès fut continu, si bien qu'en 1932, Bure comptait 80 alumni. Il venait d'en envoyer 17 à Sart-les-Moines. La maison était comble et le problème se posait chaque jour plus urgent d'aménagements nouveaux. Mais le P. Nestor qui en rêvait, ne devait pas avoir le bonheur de les réaliser.

En 1934, au terme de son troisième triennat, il quittait l'alumnat avec lequel il s'était à ce point identifié qu'on avait peine à se le figurer sans lui. À juste titre, il conservait le nom de fondateur de Bure.

C'est le P. Jean-Emmanuel Lieffring qui prit la succession. Il avait vingt-huit ans et deux ans de sacerdoce, mais déjà une gravité précoce qui lui permettrait de s'imposer. Le personnel de la maison comprenait ensuite : le P. Gonzalve, chargé, outre ses cours de sciences et de lecture, des relations avec les bienfaiteurs et du bulletin Jeunesse, rédigé avec tant de soin et d'une plume si alerte qu'il était copié par tout le monde.

Le P. Maubert, professeur de troisième : saluons en passant ce vétéran des alumnats de grammaire qui inculqua à tant de générations une connaissance solide du latin et du grec et qui abandonna avec nostalgie les collines de Bure pour la poésie, mais aussi les fumées de Sart-les-Moines. Le P. Eleuthère Elsen, professeur de quatrième ; le Fr. Marie Fidèle Lerot, professeur de cinquième ; le P. Rombaut Lambré, professeur de sixième ; le P. Nivard Prévôt, économiste ; le P. Eduardus Van Berkel, professeur de flamand. Enfin, le Fr. Théodore Kruift, convers, jardinier, commissionnaire et factotum.

De nouveau, au début de l'année scolaire, la grippe s'abattit sur la maison, mais on n'eut pas besoin de renvoyer les enfants. Plusieurs cas d'appendicite se déclarèrent subitement, et certains durent être opérés d'urgence. Le P. Jean-Emmanuel écrivait, à la fin du premier trimestre :

La maison devient trop petite, car on ne peut dépasser 80. Il faudrait recevoir 90 à 100 élèves pour avoir des sections également fournies. J'ai exposé cela au Père provincial, il m'a répondu : « Vous n'avez pas d'argent, il ne faut pas songer à vous agrandir. »

C'était une sage réponse qui ne résolvait rien. La situation deviendrait plus urgente lorsque deux ans plus tard on déciderait d'adopter les six années d'humanités, pour permettre à nos élèves de conquérir leurs diplômes officiels.

Mais le jeune supérieur était d'un pays et d'une race obstinés. Il résolut d'aller de l'avant. Il s'assura lui-même des concours importants auprès de bienfaiteurs nouveaux, intéressa à son projet le R. Père général, et fit immédiatement dresser les plans d'une nouvelle bâtisse. Ces plans magnifiques, dus à un ancien alumni, exposés dans la salle de récréation, excitaient l'admiration, mais étaient généralement contemplés avec un scepticisme souriant. Jamais on ne pourrait réaliser ce beau rêve. Et pourtant, l'impossible fut réalisé, et dans un

temps record. Les nouvelles constructions, en pierre de taille du pays, consistent en une aile posée en équerre contre la tour d'angle, de façon qu'on l'aperçoive de face en franchissant le portail d'entrée. Elle ferme la cour du côté du jardin. Son architecture et son aspect s'harmonisent parfaitement avec le bâtiment ancien et en constituent le prolongement naturel. C'est une réussite. On y trouve, au sous-sol, un vaste réfectoire et une nouvelle cuisine très claire. Par un escalier en terrasse, on accède au rez-de-chaussée où s'étendent les classes, l'étude, un préau et des W.-C. Au premier, les cellules de part et d'autre d'un corridor, et enfin, la chapelle ; au deuxième étage, des lavabos vastes, avec eau courante.

Les anciens locaux ont été aussi transformés. L'ancien réfectoire a disparu, on en a fait une salle de vaisselle, des salles pour les légumes et les provisions. Au-dessus, l'habitation des Sœurs, et, tout en haut, un vaste dortoir de cent lits, qui fait suite aux vieux dortoirs où gelaient les anciens.

En dessous, un corridor en ciment est bordé des deux côtés d'une double rangée de chambres qui remplacent les anciennes cellules, les classes et l'étude. Au rez-de-chaussée, les parloirs, la salle de récréation, des dépenses, des débarras. Le vestibule de chasse, le grand hall et son escalier monumental avec sa rampe en fer forgé ne sont plus qu'un souvenir. L'ancienne chapelle, la sacristie, les caves, la menuiserie et les divers locaux sont restés en état, mais plusieurs ne servent plus que de remise. Signalons encore, au-dessus du vieux réfectoire une grande salle de récréation pour les jours de pluie, qu'on peut transformer en théâtre, et au-dessus, une belle infirmerie. Le chauffage central distribue une agréable température dans ces murs parfaitement étanches.

Le 17 juin 1937, le T. R. P. Gervais, entouré de nombreux religieux de la province et d'un groupe compact d'anciens bénissait la nouvelle chapelle, d'un style original et du plus bel effet. Les arcades qui en divisent les travées lui ménagent une perspective d'une profondeur impressionnante. Elle paraît plus longue qu'elle n'est, en réalité. Deux rangées de stalles peuvent recevoir une centaine d'enfants et, sous la tribune, l'espace libre peut donner accès à autant de visiteurs.

C'est M. le chanoine Misson qui célébra la messe sur le superbe autel de marbre. En septembre de la même année, le P. Jean-Emmanuel, son oeuvre terminée, reprenait, à Sart, sa classe de poésie et le P. Nestor revenait, à nouveau dans cet alumnat dilaté, dont on pensait bien qu'il serait longtemps à l'abri de nouvelles vicissitudes.

Hélas ! l'année suivante, au début de juin, un incendie dont on ne put déterminer la cause, éclata, un matin, dans la sacristie, à l'extrémité de l'aile neuve. Le feu fut si rapide et si violent qu'on ne put pas sauver grand-chose de la chapelle, et qu'au dortoir plusieurs élèves perdirent leur trousseau. Il fallut écourter l'année. Heureusement, les murs étaient solides. Ils résistèrent parfaitement. On se mit d'arrache-pied à la restauration, on entreprit par une campagne de prédications dans les paroisses de trouver les ressources nécessaires pour relever les ruines et à la rentrée, Bure reprenait sa marche en avant.

Le 10 mai 1940, le Père provincial de Belgique était à Bure pour la visite canonique, quand éclata comme le tonnerre, la nouvelle de l'invasion. On était aux premières loges. Jemelle était bombardée à 5 heures du matin et la ligne de Bruxelles à Arlon était coupée. Le P. Louis Debry se rendit à pied à Rochefort et mit dans les derniers trains en partance, les enfants qui pouvaient atteindre leurs familles. Il en restaît 13 qui ne pouvaient rejoindre la province de Luxembourg. Ils se dirigèrent avec le P. Nestor et quelques religieux, vers Saint-Gérard, puis Sart, puis Taintegnies, et aboutirent finalement au Bizet, où ils attendirent les événements. Après la capitulation du 28 mai, ils revinrent à Bure, par petites étapes et par des moyens de fortune. Le dernier religieux avait quitté l'alumnat le 12 mai, laissant la clé au maire du village. La maison avait peu souffert si ce n'est, comme partout ailleurs, de légères déprédations. L'année scolaire, avec les enfants qui revinrent en partie, s'acheva vaille que vaille jusqu'aux vacances.

Un calme relatif s'établît alors en Belgique et les classes reprirent leur cours normal durant toute la durée de la guerre. Si les privations n'épargnèrent pas les alumnistes, du moins la vie fut plus facile que dans les régions industrielles. La ferme fut d'un grand secours. Dans ce pays, entièrement agricole, on trouva des pommes de terre qui sont la base du régime. Les familles se firent un devoir de fournir quelques suppléments aux enfants et surtout, supérieur, économe, religieux firent de nombreux voyages pour en rapporter des provisions, malgré les tracasseries des contrôleurs au ravitaillement qui infestaient toutes les voies de communication.

En 1941, le P. Jean-Marie Decorte remplaça le P. Nestor, qui regagna Sart pour la seconde fois.

Le T.R. Père général fit à Bure une rapide visite, en juillet 1942, pour encourager cette maison quelque peu isolée.

Les Allemands étaient peu nombreux aux alentours immédiats, et l'on fut presque toujours assez tranquille. Cependant, en août 1944, un Allemand ayant été abattu par le maquis, à l'entrée de la localité, il y eut dans le village et les villages voisins des rafles d'otages, et l'on put craindre un moment d'être pris dans les représailles. Il n'en fut rien, heureusement.

La Libération se fit sans incident, et l'on pouvait remercier Dieu d'avoir traversé la guerre sans accroc, quand tout fut remis en question par l'offensive des Ardennes, en décembre 1944.

La poussée allemande dépassa légèrement Rochefort, et Bure fut ainsi en première ligne, durant quelques semaines réellement tragiques.

Du 1er au 4 janvier 1945, Bure fut l'enjeu de combats acharnés. Il fut pris et repris quatre ou cinq fois, tandis que les Pères et toute la population étaient réfugiés dans les caves de l'alumnat. Les projectiles de moyen calibre ne pouvaient endommager sérieusement des murs aussi solides et aussi épais. La maison eut maintes blessures, mais aucune ne fut

mortelle. La Libération définitive eut lieu, le 4 janvier. Le village était entièrement détruit depuis l'entrée jusqu'à l'église. Les enfants, qui étaient en vacances de Noël, ne purent rentrer qu'au début de février. On avait, entre temps, réparé toitures et carreaux. Il fallut un peu plus de temps pour remettre en état le chauffage central et la première année 1945, fut assez inconfortable à cause de l'hiver particulièrement rigoureux. Une lourde épreuve frappa l'alumnat, quelques jours après la bataille. Le P. Charles Bier qui recherchait aux environs les cadavres alliés, mit le pied sur une mine terrestre qui lui arracha le pied. Transporté à l'hôpital, il dut y subir l'amputation de la jambe droite ; heureux encore de survivre aux terribles blessures qui auraient pu être mortelles. En 1946, Bure célébra avec une solennité spéciale, au milieu d'un concours énorme d'anciens, le 75^e anniversaire de la fondation des alumnats, que présidait Mgr Piérard, ancien de Bure, vicaire apostolique de Beni. Le P. Jean-Marie, nommé supérieur de Bruxelles, laissait la place au P. Ernest Crève-cœur, qui lui-même, après trois années sans événements notoires, transmettait ses pouvoirs au P. Séverin Sevrin, ancien de 1902-1906.

En 1950, Bure fêtera le cinquantenaire de sa fondation, 16 octobre 1900. Puisse ce demi-siècle de travaux, d'épreuves, de succès, avoir préparé pour l'antique demeure un avenir aussi fécond que son glorieux passé !